

BUREAUX: RUE NAIN, 1

ABONNEMENTS:

ROUBAIX-TOURCOING: Trois mois, 12 fr.; Six mois, 23 fr.; Un an, 44 fr.

ANNEXES: 20 centimes la ligne; RECLAMES: 25 centimes

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD

PROPRIÉTAIRE-GERANT: A. REBOUX

ON S'ABONNE ET ON REÇOIT LES ANNONCES: A ROUBAIX, aux bureaux du journal, rue Nain, 1; A Lille, chez M. Béghin, libraire, rue Grande-Chaussée; A Paris, chez MM. Havas, Laffitte-Bullier et Cie, place de la Bourse; A Bruxelles, à l'Office de Publicité, rue de la Madeleine et chez J.-B. PARDON et FILS, 36, Chaussée d'Alsberg, à Saint-Gilles-Bruxelles.

Heures de départ des trains: Roubaix à Lille, 5 15, 7 19, 8 47, 9 47, 11 47, m., 12 24, 2 02, 3 39, 5 18, 6 45, 7 23, 8 22, 9 33, 11 11, s. Roubaix à Tourcoing-Mouscron, 5 41, 7 15, 8 43, 10 17, 11 23, m., 1 19, 2 39, 4 58, 5 38, 7 17, 8 48, 10 22, 11 15

Table of market prices for Bourse de Paris, including items like 3 0/0 and 4 1/2 with their respective prices.

BOURSE DE PARIS DU 27 JUILLET

BULLETIN DU JOUR. Décidément, nous n'en finirons jamais avec les agitations aussi stériles qu'éner-

foncé une bien ferme espérance. Quant au groupe des 4 bonapartistes, il n'a pu être entamé. Rassurez-vous donc sur l'issue du débat qui s'ouvrira demain ou après-

Les députés de la droite étaient hier à leur poste, ce qui a paru vivement contrarier les membres de la gauche. Les rapports de MM. Humbert et Max-Richard sur les propositions dissoluton-

fidèle à l'Empire et au principe de la souveraineté nationale. Mais, homme d'ordre, et ennemi déclaré des agitations stériles, je pense, avec le chef de l'Etat, « qu'il n'est pas de devoir plus impérieux que celui qui consiste à assurer au pays, par des institutions régulières, le calme, la sécurité, »

Dimanche, M. le maréchal de Mac-Mahon, accompagné de son aide-de-camp, M. le colonel Boye, est allé visiter les travaux du fort de Trappe, en cours d'exécution sur l'emplacement dit l'étang de Saint-Quentin. Parti à cheval à 2 heures, le maréchal n'était de retour qu'à 6 heures.

L'Académie française tiendra sa séance publique annuelle le jeudi 13 août prochain, sous la présidence de M. Cuvelier-Fleury, directeur. Voici l'ordre du jour: 1^o Rapport du secrétaire perpétuel sur le concours de 1874; 2^o Lecture de fragments de l'Éloge de Bourdaloue, qui a obtenu le prix d'éloquence; 3^o Discours sur les prix de vertu.

On annonce la mort de M. Asselineau, écrivain distingué et bibliothécaire de l'Institut. Les républicains qui viennent de subir, jeudi soir, une seconde et si éclatante défaite, ont donné depuis trois ans le spectacle de palinodies si complètes, si ridicules, qu'il n'est vraiment pas permis de les laisser oublier.

Dans la séance du 29 août 1871, M. Gambetta, parlant au nom de toutes les gauches: « Je trouve étonnant que vous voulez faire une constitution sans en avoir la compétence; je dis cela aussi bien au point de vue de la monarchie qu'au point de vue de la république. »

A cette séance, 225 députés de la gauche confirmèrent la déclaration de M. Gambetta en votant contre les pouvoirs constituants de l'Assemblée. L'attitude prise est donc bien formelle. Passons au second acte. Le 24 mai 1873, M. Thiers, par l'organe almoridi et prudhomme de M. Périer, tente de faire accepter et proclamer la république.

Le gouvernement tenait en main les fils de cette intrigue dès longtemps préparée; on croyait au succès. Soudainement, les républicains reconnaissent que l'Assemblée a le pouvoir constituant; ils découvrent qu'elle a la compétence de fonder la République, et les 225 (qui un an auparavant lui refusaient absolument ce droit) votent pour la République.

Cette palinodie ne fut pas heureuse. La tentative échoua; M. Thiers et ses ministres furent renversés; les républicains n'eurent même pas les fanfaronnades du succès pour déguiser le ridicule de leur évolution. A partir de ce jour, les feuilles républicaines déclarèrent une guerre à outrance à la majorité conservatrice; ils déclarèrent l'Assemblée usée, finie, impuissante; ils affirmèrent qu'elle n'était bonne à rien, et que la dissolution seule pouvait faire justice de cette impuissance.

Tout à coup la scène change. Les républicains (devant cette majorité de 3 voix) se livrent à des accès de joie si folle qu'ils perdent toute mesure et toute raison. Ils franchissent d'un seul bond les dernières limites de l'inexactitude et du ridicule. Cette Assemblée qui, la veille, était finie, impuissante, vouée « au fossyeur », cette Assemblée, parce qu'elle leur a donné trois voix pour l'urgence, a accompli un grand acte historique (sic), elle est changée en un portemanteau.

Affolé, le Bien public s'écrie: « La lumière est faite: « A dater d'hier, la République, gouvernement de fait, ayant obtenu la consécration de la majorité du Parlement, est devenue gouvernement de droit. »

Il ajoute: « Trois points nous sont acquis par le vote du 13 juin: la reconnaissance de la République, etc., etc. » Le Temps, non moins égaré, s'écrie: « Il n'y eut jamais de séance plus

capitale dans les annales de l'Assemblée actuelle. (Quel français!) Et plus loin: « Le caractère nettement républicain du vote était incontestable » avant le scrutin; il est devenu éclatant » après. » Ce n'est pas clair; mais peu importe.

Le Siècle, le National, l'Opinion, l'Événement se livrent à de telles folies d'enthousiasme que notre article serait interminable si nous voulions tout citer. Tous déclarent la République fondée, irrévocablement établie; désormais elle était sacrée et consacrée; officielle et définitive; une et indivisible: tout le vocabulaire des clubs y passa.

Nous voici au quatrième acte de cette comédie. Le 23 juillet arrive, le débat s'engage, et, à huit heures du soir, 374 votes entèrent pour la seconde fois cette République qu'on avait voulu ressusciter. Le coup a été terrible, nous en convenons mais il est bien définitif.

Aussitôt la scène change; une troisième palinodie commence, et ces mêmes républicains qui, un mois auparavant, annonçaient « le grand événement historique », eux qui prétendaient qu'une majorité de 3 voix avait fait la « lumière » et « irrévocablement fondé la République », les voilà — devant une majorité de 41 voix — déclarant que ce vote ne signifie rien; « qu'il ne décide rien; » que l'Assemblée est impuissante, et que n'étant capable de rien, elle n'a plus qu'à remettre à une autre Chambre les destinées parlementaires du pays!

Est-ce assez de travestissements, de métamorphoses et de comédies? Le fait, tels que nous venons de les rappeler rapidement, sont rigoureusement vrais. Ils sont d'ailleurs dans toutes les mémoires, et la collection des journaux est là pour en fournir les preuves, si l'on nous démentait.

Mais personne ne nous démentira. Les républicains savent mieux que nous combien sont vraies ces palinodies dont nous rappelons les dates. Elles n'ont étonné personne, car elles sont dans la tradition de ce parti auquel tout est bon pour réussir, qui veut toutes les libertés pour lui et les refuse toutes aux autres; de ce parti qui invoque sans cesse la légalité, la justice, le bon droit, mais à la condition de ne jamais s'y soumettre dès qu'on parle de les lui appliquer.

Feuilleton du Journal de Roubaix

DU 29 JUILLET 1874.

MISS ELLEN

PAR CLAIRE DE CHANDENEUX (Suite). Enfin... enfin, je pus m'élancer dans la cour. La grande taille de M. Davy disparaissait à l'angle opposé de la maison, et son vaste chapeau de planteur gisait abandonné sur le banc.

Elwart devient un prodige de persistance et de volenté. James Elwart à Lyonnell Trumby. Philadelphie, 23 septembre 1868. D'après mes dernières lettres, cher ami, tu as pu juger que la situation est fort tendue, que mes pouvoirs paraissent près d'expirer. Par un effet capricieux de ma nature, depuis que je suis menacé de perdre mon mandat d'ambassadeur, j'ai repris goût au titre et à la chose. Mes découragements passés ont disparu comme par enchantement. Je mets de nouveau de l'amour-propre, de l'entêtement si tu veux, à réussir dans mon entreprise.

aaurais appris depuis longtemps que la dose de patience dont est doué un Anglais de Devonshire n'est pas indéfiniment prolongée. Mais au moins mot vif, il me faudrait m'éloigner de miss Ellen... et que deviendrait ma négociation? Tiens, Lyonnell, il y a des heures où je ne sais plus au juste si mon but est de réunir miss Blakson à mon oncle Belfe, ou de l'enlever à tout prix de cette maison, qui me paraît devoir être fatale à son repos. Il y a des moments où, pourvu que je puisse placer la pauvre orpheline à l'abri des airs protecteurs et conquérants de... de tout le monde, je m'estimerais satisfait et reprendrais joyeusement le chemin de mon petit château.

barbe que maître Josiah Peeple m'a découvert. Le digne avocat est venu me voir. Il n'est que médiocrement satisfait de mon oncle; il trouve qu'un gentleman assez généreux pour faire rechercher à prix d'or une orpheline devrait déployer plus d'énergie pour l'arracher définitivement à sa position mercenaire. Comme je partage exactement l'opinion de maître Josiah, nos entretiens offrent un intérêt soutenu. Les expédients qu'il propose ne sont pas tous praticables, mais démontrent l'ingéniosité particulière de cette organisation.

bouche avec mes récits et mes portraits. Il veut connaître cette mignonne fée qui ensorcelle tout le monde et reste invulnérable, et dont les gentilles lettres — elle lui a écrit plusieurs fois, la petite mystérieuse — lui ont fait apprécier le cœur profond uni à la vive intelligence. Eh bien! vrai, mon ami, mon oncle est beaucoup plus fort que moi; je n'avais pas songé à cela. Ce voyage est une inspiration superbe. Les choses vont marcher toutes seules avec ce vétéran qui se connaît en sièges et en abordages... M. Davy n'a qu'à se bien tenir! James Elwart à Lyonnell Trumby. Philadelphie, le 8 octobre 1868. Il fallait voir la jolie mine effarée de miss Ellen lorsque je lui ai fait part de l'arrivée prochaine du capitaine Belfe. Elle était en ce moment dans tout le feu d'un déménagement partiel, veillant au transport de la campagne à la ville de tout le bagage personnel de mistress Norris, qui joint les manies les plus encombrantes à ses petites infirmités de jeune âge et de volonté.